

Kyloušek, Petr

[Foyard, Jean, ed. *Le vers et sa musique*]

Études romanes de Brno. 2002, vol. 32, iss. 1, pp. 142-143

ISBN 80-210-2830-0

ISSN 0231-7532

Stable URL (handle): <https://hdl.handle.net/11222.digilib/113025>

Access Date: 24. 02. 2024

Version: 20220831

Terms of use: Digital Library of the Faculty of Arts, Masaryk University provides access to digitized documents strictly for personal use, unless otherwise specified.

traité de philosophie ou qu'il représente la transposition, d'un code à l'autre, d'un même énoncé. Or le mérite du présent recueil repose avant tout dans le fait d'avoir trouvé un champ d'intérêt (« la phénoménalité des discours »; p. 7) rapprochant plusieurs disciplines qui, bien qu'elles restent toujours dans le cadre des lettres, semblent de nos jours de plus en plus éloignées.

Petr Dyrtr

Jean Foyard (éd.), *Le vers et sa musique*, Dijon, Centre de Recherche Le Texte et l'Édition, Université de Bourgogne 2002, 187 p.

Le Centre de Recherche Le Texte et l'Édition de l'Université de Bourgogne a publié, en quatre ans, dix actes de colloque, dont six centrés sur les aspects spécifiques – génologiques et stylistiques – du texte littéraire. Le stylisticien Jean Foyard, auteur, entre autres, de *Stylistique et Genres Littéraires* (Éditions Universitaires de Dijon, Dijon 1991) a orienté les débats du colloque de juin 1999 sur les aspects stylistiques de la musicalité en poésie, en souvenir du musicologue dijonnais Joseph Samson (pp. 10–12).

Que faut-il considérer comme la musique du vers? Est-ce ou non une simple métaphore traduisant, faute de mieux, des aspects spécifiques? En quoi consistent les effets de sonorité, de rime, de rythme, d'accent, de composition, de voix, de corporalité du vers? Pour réponse, *Le vers et sa musique* présente neuf études encadrées par l'introduction de Jean Foyard et la conclusion de Michèle Aiquien (pp. 177–185) où ces questions fondamentales sont pertinemment posées et résumées.

Le choix des sujets, par leur apparente disparité chronologique, révèle les moments privilégiés qui facilitent l'analyse des phénomènes de musicalité. Il s'agit des périodes de transition et de transformation des systèmes métriques et versologiques: la métrique latine entre les périodes républicaine et impériale, le vers français de la fin 15^e siècle (Villon), le symbolisme et le post-symbolisme (Baudelaire, Mallarmé, Van Lerberghe, Apollinaire, Maurras).

L'étude de Jacqueline Dangel «La musique des vers latins déclamés, modulés et chantés: carmen, cantica, carmina» (pp. 39–63) reconstruit la diction des vers latins chantés, la fonction de l'accompagnement musical, la relation entre la mélodie, les types de vers et les registres stylistiques utilisés au théâtre où les transformations de la composante musicale reflètent, mieux que les textes mêmes, l'évolution esthétique de la poésie. Cette influence historique de la musique sur les formules rythmiques et sur la facture du vers et de la strophe est illustrée par les analyses de Gilles Eckhard dans les «Observations sur les structures métriques et prosodiques de la poésie de Villon» (pp. 65–75) et par celles de Michel Murat qui, dans «Le poème en distiques» (pp. 77–95), trouve dans cette forme «minimaliste» et «frontalière» (p. 94) un des liens de la poésie écrite avec la poésie chantée. Il y voit aussi une des raisons de sa réappropriation par les poètes du 19^e et du 20^e siècles (Hugo, Baudelaire, Apollinaire, Cendrars) qui s'en sont servis comme d'un dispositif antirhétorique, innovateur. L'influence de la poésie chantée et de ses systèmes métriques est confirmée par l'étude de Jean-Michel Gouvard «Mètre, rythme et musicalité» (pp. 13–26) qui analyse, au sujet des innovations rythmiques du vers baudelairien, les transformations dans la distribution des voyelles (pro)clitiques et prétoniques, des «e» muets posttoniques et des prépositions monosyllabiques.

La musicalité est un des objectifs déclarés de la poésie symboliste. L'art de Mallarmé est abordé par Mireille Dereu qui, dans «Variations tonales dans les poésies de Mallarmé» (pp. 27–38), traite des virtualités musicales du point de vue des «valences sémantiques» (p. 33) et des isotopies (p. 35), alors que l'excellente et minutieuse analyse de Jean-Pierre Chausserie-Laprée «"Apparition" ou les moyens de la musique mallarméenne» (pp. 97–118) met en évidence la structuration complexe, raisonnée, des grilles de composition qui, par le moyen du système relationnel des «figure[s] rythmique[s], encadrante[s], liante[s] et structurante[s]» (p. 98), confère au poème en question le caractère d'une «suite modulée» (p. 111), à l'image d'une partition musicale. C'est ce principe compositionnel symboliste que confirme, en insistant sur la distinction entre la fréquence et la récurrence (p. 121), l'étude de Thierry Balard «Le développement de patrons phonématiques dans les poèmes de Charles Van Lerberghe» (pp. 119–130).

L'approche symboliste, si elle est développée ensuite par Valéry (pp. 113–114) et les lettristes (p. 180), est contredite d'une part par la réaction classiciste post-symboliste, illustrée ici par le cas de Maurras qui, comme le montre Stéphane Giocanti dans «Les composantes musicales dans le lyrisme de la musique intérieure» (pp. 165–176), reconstruit la musicalité de la poésie grecque ancienne de la pluralité des voix, d'autre part elle est déconstruite par le modernisme apollinarien qui remplace l'ancien système métrique basé sur la rime et le vers syllabique ou libre par une prosodie du discours. L'étude «Le "vers phonétique" d'Apollinaire» d'Arnaud Bernadet (pp. 131–164) met en relief le principe syntaxique de l'organisation de ce nouveau type de vers, les caractéristiques de la ligne rythmique et phonématique (pp. 145 sqq.) et enfin la visualisation de la voix (pp. 153 sqq.).

Les actes de colloque *Le vers et sa musique* est un concentré de la problématique traitée. La charpente théorique, essentiellement ancrée dans la linguistique structurale, notamment hjlemlslevienne, et dans la meilleure tradition stylistique telle qu'elle apparaît dans les travaux de Molinié, de Meschonnic ou de Foyard, fournit un appui solide aux analyses pertinentes, respectueuses des textes. Un avantage non négligeable résulte du choix des problèmes nodaux dont l'étude permet de saisir, à travers l'approche stylistique, la diachronie de la dynamique littéraire.

Petr Kyloušek

Marc Dambre (éd.), *Les Hussards. Une génération littéraire*, Paris, Presses de la Sorbonne Nouvelle 2000, 326 p.; Alain Cresciucci, Antoine Blondin, *écrivain*, Paris, Klincksieck 1999, 199 p.

Un demi-siècle après leur apparition dans le champ littéraire, les hussards – Roger Nimier, Antoine Blondin, Jacques Laurent, Michel Déon – continuent à lancer leur défi. Si le désintérêt que les milieux intellectuels, politiquement plutôt à gauche, ont longtemps montré à l'égard la jeune droite littéraire des années 1950 semble aujourd'hui surmonté, le malaise de la critique universitaire persiste. En effet, comment définir un groupe d'écrivains qui, individualistes, refusent l'étiquette qu'on leur a collée, comment cerner une avant-garde qui, néo-classiciste, rompt avec la logique moderniste des avant-gardes, comment caractériser un mouvement sans manifeste ni réflexion théorique concernant la création littéraire? La critique manque souvent d'instruments d'analyse qui lui permettraient de viser une synthèse probante. D'où le mérite et l'importance des monographies comme celle de Nicolas Hewitt (*Literature and the Right in Postwar France. The Story of the "Hussards"*, Oxford-Herndon, Berg 1996) et de Marc Dambre (*Roger Nimier. Hussard du demi-siècle*, Paris, Flammarion 1989), d'où aussi l'utilité des colloques que ce dernier anime, que ce soit dans le cadre de l'Association des "Cahiers Roger Nimier" (colloque 1990; actes *Roger Nimier, quarante ans après "Le hussard bleu"*, Paris, Bibliothèque Nationale de France 1995) ou dans le cadre du centre de recherches «Études sur Nimier et les Hussards». Les actes de ce dernier colloque, tenu en 1997, constituent la publication que nous avons le plaisir de présenter.

Les Hussards. Une génération littéraire contient 21 contributions réparties en 4 chapitres. Le premier – «Effets de groupe» – fait le tour des différents facteurs qui ont produit l'effet éponyme du chapitre. Les meilleurs études de cette partie envisagent la définition du groupe des hussards de façon oblique en tant que le résultat du «regard de l'autre». C'est le cas de «"Grogards et Hussards": contre-feu de Sartre?» (pp. 13–29) où Marc Dambre insère l'article polémique de Bernard Frank, inventeur de la dénomination «hussards», dans la perspective de la stratégie des *Temps modernes*. C'est le cas aussi des «Hussards à la Une (1952–1960)» où Paul Dirx caractérise, du point de vue de leurs propres stratégies de politique littéraire, la présence (ou l'absence) des articles sur les hussards dans les revues littéraires de l'époque – *Les Lettres françaises*, *Le Figaro littéraire*, *Les Nouvelles Littéraires* (pp. 45–58). Michel P. Schmitt examine, dans «École des Hussards? Les Hussards à l'école» (pp. 69–78), la place que les auteurs hussards occupent dans les manuels scolaires – reflets à effet grossissant de l'institution littéraire. Remarquable par son analyse comparée des conditions historiques est l'étude de Nicolas Hewitt «Hussards et Jeunes Hommes en colère» qui établit les points communs et les différences qui ont conditionné l'émergence des deux mouvements littéraires en France et en Angleterre.